

Critique du Journal (1939-1942) **13**
par Raymond Guérin
dans Juin du 23 juillet 46

23 juillet 1946

LES LIVRES PAR RAYMOND GUÉRIN

Journal (1939-1942) de Gide



L'ACTUALITE est une maîtresse absorbante. A la suivre de trop près parfois, on ne sait au juste ce que l'on gagne si, du moins, on sait les injustices qu'elle fait commettre. On se passionne pour des auteurs nouveaux, pour des ouvrages en lesquels, peut-être, parce qu'ils n'avaient pas encore eu d'audience, on croit qu'on va découvrir d'impossibles merveilles. On en vient même à se figurer, inconsciemment, que ces auteurs et ces ouvrages du jour sont les seuls à exister. Et puis voilà que le hasard permet qu'on songe à rouvrir Montaigne ou Stendhal et, se sentant pris de remords, qu'on reconnaisse, une fois de plus, tout ce que l'on doit à ses vrais maîtres.

Si vous avez jamais aimé Gide, si vous l'aimez et l'admirez encore ainsi qu'il le mérite, prenez donc son Journal des années 39 à 42 (Gallimard, éditeur) et vous serez édifié. Eh oui, on sacrifie à la mode, on prononce à tort et à travers les noms de ceux qui occupent insolemment l'estrade littéraire, on suit les échos qui vous entretiennent des scandales et des intrigues, des piouettes et des manifestes des histrions du succès mais, pour comprendre la pauvreté de tout ce bruit, il suffit de retrouver la trace de celui qui ne cesse pas, depuis que nous lisons ses livres, de mériter notre attention éblouie.

Bien sûr, cela semble un peu dérisoire d'imiter La Fontaine dans les circonstances qui firent de lui un si grand admirateur de Baruch. On dira que Gide n'a pas besoin d'être ainsi remis en lumière. Sa place est faite. On sait ce qu'il vaut. Son génie n'est pas contesté.

Son œuvre, à laquelle il ajoute peu, maintenant, conserve ses fidèles. Et sa gloire est universelle. Le l'accorde. Mais je ne pense pas qu'il soit inutile de répéter certaines vérités à son sujet. Et que sa langue est incomparable. Et que sa pensée n'a rien perdu de sa finesse.

A peine a-t-on lu une vingtaine de pages de ce Journal et l'on est repris. On s'étonne d'avoir pu rester si longtemps séparé de cet homme, si longtemps privé de sa voix. On réfléchit aux livres qu'on a lus ces derniers temps. On compare. Et si l'on est de bonne foi, on ne peut pas ne pas apercevoir tout ce qui manque aux autres auteurs pour l'égaliser. On avait eu l'illusion qu'on pourrait trouver, ça et là, des valeurs de remplacement, des écrits capables de faire oublier les siens. On n'était pas loin de s'imaginer que ses idées pouvaient être dépassées, que ses préoccupations ne correspondaient plus à l'inquiétude de nos contemporains, que sa forme n'était plus celle qui serait nécessaire à l'expression de nos angoisses ou de nos turpitudes ou même, que ces jeunes zébrés de la littérature militante avaient peut-être raison qui voulaient faire fi de lui. Son visage s'est ridé, son esprit, en récompense, est aussi formé qu'autrefois. On lit son Journal avec l'appétit dévorant de quelqu'un qui n'a pas mangé depuis des mois et, en même temps, on est retenu, presque à chaque ligne, par un texte qui, à force d'auto-maîtrise et de plénitude, obtient, du plus impatient, d'être lu lentement.

Il y a des livres de sagesse, des livres de l'écrivain, parvenu à l'âge où l'on se domine, peut sans ridicule offrir à ses lecteurs le fruit, longuement mûri, de ses expériences et de ses recherches. Mé-

mores sereines ou confessions d'avant la tombe, maximes désabusées, ou petits riens sensationnels dont on peut dire qu'ils sont la somme d'une personnalité. Et l'on veut bien admettre que de tels livres soient précieux à tous ceux qui cherchant, dans la lecture, des moyens d'atteindre eux-mêmes cet état souverain qui garantit à l'homme sa qualité. Mais il semble qu'il y a encore plus d'agrément à se plonger dans un livre où la sagesse n'est qu'infusée, où la prescription de l'auteur n'est pas dans les mots, mais dans leur choix, pas dans les idées, mais dans ce qu'elles impliquent, pas dans les conseils ou les mises en garde, mais dans leur reflet.

C'est ainsi qu'on puise, dans ces pages de Journal, les réponses d'un esprit qui sut toujours obtenir de soi, en présence de l'événement, la réaction la plus judicieuse. André Gide ne dit jamais : voyez comme j'ai raison; appréciez à quel point mes propos sont justes et si vous tenez compte de mes engagements, faites ça également de mes retrais. Mais l'expression de sa pensée est tellement mesurée, son comportement tellement plausible, qu'on avance avec lui tout au long de ces années noires, et le sentiment qu'on participe à son existence, à ses attentes comme à ses recherches, à ses curiosités comme à ses déceptions.

Sur la guerre de 39 et ses causes ou ses absurdités, sur le drame de juin 40 et l'invasion, sur les illusions que le Vieux Baveux entretenait dans les cerveaux les plus mous et sur le suraut de révolte et d'indignation que, bientôt, ses hypothèses critiques professions de foi susciterent chez les plus lucides, sur la vie sous l'occupation et sur certaines réactions « nation-

nales », sur les puérilités criminelles du nazisme et sur l'évolution de la mentalité française sous l'action perverse et capararde de Vichy, Gide émet les opinions les plus sages en laissant toujours à son jugement quotidien de l'actualité cette marge qui permettra au temps de la réformer, de le confirmer ou de l'enrichir.

Mais plus encore, peut-être, nous retiennent les confidences d'un homme que les tourments de la planète ne distraient jamais de ses préoccupations d'individu et d'artiste. Des amis dont il est sans nouvelles ou qu'il retrouve, des voyages qu'il peut encore accomplir, des lectures qu'il poursuit, des travaux qu'il entreprend, des films qu'il va voir, des émotions que lui procurent la beauté d'un paysage, l'angoisse d'une maladie, la conversation d'un être cher, tout cela, en somme, que chacun éprouve, à l'occasion, et qu'on ne se risque pas souvent à utiliser comme matière littéraire, mais qui, transposé, analysé, décanté, constitue le plus passionnant et le plus instructif des témoignages, tant sur l'époque que sur un écrivain dont le moindre trait nous bouleverse et nous subjugue.

Ça et là, pourtant, il arrive qu'on soit heurté par un point de vue ou par une formule d'apparence plus subversive. Parbleu, on finirait peut-être par se fatiguer ou se désintéresser d'un accord constamment parfait. Mais même quand Gide en vient à choquer telle de nos convictions ou de nos chimères, on ne peut pas s'empêcher de saluer les mérites d'une argumentation dont l'élégance n'a d'égalé que l'astuce et dont la bonne foi n'exclut jamais la pertinence. Quelle leçon pour les matamores de l'actualité,

pour les sycophantes des partis et pour les ergoteurs à pages !

Il faudra bien, qu'on se décide, un jour, à reviser le procès inique fait depuis vingt ans à la sincérité intellectuelle. Il est bien possible que Jean-Jacques Rousseau, dans ses Confessions, ne nous ait donné qu'un faux semblant de sincérité. Montrer à ses semblables un homme dans toute sa vérité, voilà, sans doute, qui pouvait en effroucher plus d'un. On le lui a bien fait sentir. Et on a longuement palabré pour définir dans quelle mesure Rousseau avait pu triquer ses aveux.

Mais Gide, pour son compte, a repris la question. Et l'on pourrait même considérer que la totalité de son œuvre écrite, comme sa vie, ont été conçues sous le signe d'une implacable et inflexible sincérité vis-à-vis de soi et des autres. C'est peut-être aussi ce qu'il y a de plus tragique (et de plus noble) dans son destin que cet acharnement à maintenir, envers et contre tout, l'intégrité de sa pensée et de ses actes. Quoi qu'il ait jamais dû lui en coûter, Gide a tenu cette gageure d'être toujours à la hauteur de l'idéal qu'il s'était imposé. Rien ne l'en a fait descendre. Et si les fanatiques de tout poil ont pu, tour à tour, tenter contre lui le jeu facile et lâche, mais vain, de la disqualification gratuite, il est certain que ce courage et cette honnêteté, au service d'une plume incomparable, lui ont permis d'occuper dans nos Lettres une place que la postérité ne fera que grandir.

C'est à ce titre qu'il convient de l'admirer sans marchandiser et que, pour notre part, nous nous faisons honneur de respecter, en sa personne et en ses écrits, un inégalable exemple.

es * JUIN * arts * JUIN * lettres * JUIN * arts * JUIN * le